

Alger-Marseille-Alger en dix heures

*Le transport des passagers par la voie aérienne
entre la France et l'Algérie
est désormais assuré régulièrement*

Lorsque, vers la mi-mai, M. de la Marlière, directeur de l'« Air France » à Alger, convia les journalistes algériens à « essayer », après un amical déjeuner, le quadrimoteur Lloré qui allait assurer le transport des passagers entre les deux rives françaises de la Méditerranée, il m'avait demandé :

— Vous serez, je l'espère, du premier voyage ?

Et je m'étais excusé : Une grande fatigue, le surmenage, l'obligation de suivre quotidiennement les travaux de notre assemblée algérienne... et aussi cette lassitude que l'on n'avoue pas, mais qui vous accable tôt ou tard, des longs voyages effectués en vue de reportage et au cours desquels on ne voit rien, rien d'autres que ce que l'or a été voir et que l'on s'était imaginé par avance.

quement le ronflement s'accroît. L'hydravion pique droit vers le nord et décolle pour passer au-dessus de la jetée écroulée, près de laquelle des pêcheurs ont tendu leurs filets. Par la moindre secousse, l'énorme oiseau glisse, rapide, dans le ciel blanc, au-dessus de l'onde qui scintille, argentée sous les rayons du soleil.

Alger, tout embrumé, somnole encore à notre gauche, laissant paresseusement s'échapper vers le ciel les fumées de ses usines qui montent droit dans l'air calme.

A cet instant, je pense :

— Mais il va falloir fixer sur le papier le compte rendu de ce voyage. Et celui-ci sera, confort en plus, semblable aux précédents, à ceux que je fis sur le même parcours, à bord d'autres hydravions où les passagers



Un des hydravions de l'Air-France dans la baie d'Alcudia

Je pensais pourtant : Une promesse ne m'engagera guère ; un premier voyage n'ayant jamais lieu à l'époque fixée, mais mon intention était tellement arrêtée que je dis non, quand même.

Or, le 1^{er} juin, à 13 h. 30, un bruit d'avion m'attirait à la fenêtre : « La Ville de Tunis », le splendide oiseau jaune, ronflant de toute la puissance de ses quatre moteurs, passait au-dessus d'Alger effrayant les hirondelles qui, ce jour-là, volaient bas, elles aussi, pressentant l'orage, et allait se poser doucement à l'arrière port.

Quelques instants après, le directeur de l'« Air France » m'appelait au téléphone :

— Je compte toujours sur vous pour demain matin, départ à 7 h. 30. Le car vous prendra à 7 heures.

— Mais... je vous avais dit..

— Un tas de choses que je n'ai pas cru. Je sais que vous ne pouvez pas manquer la première traversée de l'hydro que vous n'avez depuis des années cessé de réclamer et qui prend, officiellement et sans autorisation spéciale préalable, des passagers...

Et, si faible est ma volonté, si grande la force de l'habitude, qu'oubliant les interviews sollicités, les articles commencés, les rendez-vous pris, le vendredi soir, après avoir quitté les salons du Palais d'été où, si cordialement Mme et M. Cardé avaient reçu les journalistes avec les délégués financiers, je bouclai ma valise.

A 7 h. 10, samedi matin, j'étais à la base de l'Agha.

De nombreuses jeunes dames, des amis de l'aviation : Jean Morinaud qui voudrait bien sans doute faire aboutir la ligne aérienne à Djidjelli ; Poullain qui ne tardera pas à venir prendre, ici, le courrier de France destiné au Congo vers lequel il l'emportera en quelques coups d'ailes ; Maria, le sympathique agent commercial du P.-L.-M. étudiant les services ferroviaires correspondant avec le bateau aérien ; Rebut, chef de la base qui s'affaire auprès des passagers ; Pourcher à qui on doit d'avoir aplani nombre de ces difficultés bureaucratiques qui surgissent de tous les cartons verts chaque fois que l'on veut créer... ou appliquer un progrès, d'autres encore, journalistes, photographes, sont venues saluer ce premier départ.

On inaugure, enfin ! un service. Les passagers peuvent désormais sans formalités emprunter à Alger la voie des airs pour se rendre en France. Voici des sourires, des fleurs. Le barman met du champagne au frais dans la soute à bagages...

Un commandement, l'énorme et pourtant coquet appareil est soulevé par la grue. Il quitte le chariot sur lequel depuis hier après-midi il repose. Il tourne, comme un avion de manège forain, suspendu au bras de la grue. Il redescend. Le voici à nouveau à flot, à son avant, près du quai, flotte le pavillon français. Une étroite passerelle permet d'embarquer, d'abord les bagages, puis les sacs des courriers qui viennent d'arriver, d'Alger, de Constantine et d'Oran. Enfin les passagers.

M. de la Marlière nous accompagne. Et nous voici huit voyageurs très confortablement installés dans les larges pullmann tapissés de velours. Deux sièges demeurant disponibles. Dans la cabine avant, Givon qui sans se presser, toujours calme et engoncé dans son lourd pardessus de cuir vient d'arriver. Il prend place au poste de commandement. Près de lui s'installent le radio, et les deux mécaniciens.

L'heure du départ est arrivée, l'heure des photographes, des mouchoirs qu'on agite, des exclamations. La vedette prend l'appareil en remorque et l'entraîne vers le large. Sur un signe de Givon, l'amarre est larguée, les quatre moteurs commencent à ronronner, doucement, puis de plus en plus fort ; nous tournons et décrivons de larges cercles sur la mer d'huile afin de leur permettre d'atteindre leur régime normal. De chaque côté, l'étrave soulève des gerbes d'eau. Les éclaboussures brillantes giclent sur les hublots bien fermés. Brus-

n'étaient admis qu'exceptionnellement. Que pourrai-je conter qui n'ait déjà été dit. Ah ! si le temps était mauvais, si les moteurs lâchaient, si... mais non, ils ronflent avec une monotone régularité et en dessous, la mer de moire est d'un calme désespérant. Pas une ride. C'est un immense tapis bleu, sur lequel de rares bateaux simulent les mouches. Au diable l'article à faire. J'ai si peu dormi cette nuit et le balancement est si discret, le ronronnement du moteur si doux, que je m'endors...

...Pas pour longtemps. Il doit y avoir une heure environ que nous sommes partis — la mer est toujours bleue, le ciel d'un azur infiniment pur et rien n'est visible à l'horizon — quand M. de la Marlière me réveille.

— Un sandwich ?

— Pourquoi pas ?

Le sandwich est prétexte à une coupe d'excellent champagne. On inaugure ! et pour remercier le directeur d'Air-France de son amabilité, on cause. Les dames sont gaies, malgré qu'elles eussent été matinales. On se sent à l'aise, verre en main, dans le confortable salon qui glisse dans l'éther. Un de nos compagnons compte sur ses doigts : huit passagers, plus le personnel : Givon, l'admirable pilote, dont le dos apparaît par le hublot au poste de commandement ; Jellade, le radio dont nous voyons que les doigts tournant sans cesse les manettes de son appareil ; Boisseau et Swager, mécaniciens, car pour les premiers voyages et tant que l'avion n'a pas son plein de voyageurs, ils sont deux à étudier le fonctionnement du moteur ; et Montaudie, le barman, qui s'occupe sans cesse de chacun de nous. Ça fait treize ; treize pour un premier service officiel entre Marseille et Alger ! Guigne ou chance ? Nous serons fixés tout à l'heure. D'avance je prédis la chance. C'est si régulier, si normal, ce vol dans l'air pur... Et puis il y a à bord un quatorzième être vivant, une petite chienne. Est-ce une Ric ou une Rac ? Elle a cette laideur sympathique des cabots à la mode qui semblent grossièrement taillés dans un morceau de bois et elle est pleine d'affection pour ses maîtres.

... Mais, ai-je écrit trop vite ? Des nuages légers, puis plus épais, courent au-dessus de l'avion. Devant nous, la ligne de démarcation de la mer et du ciel s'assombrit. Au-dessus des Baléares que l'on devine, la brume s'est tassée. J'imagine que l'atmosphère si claire au sud s'est, brusquement, au milieu de la Méditerranée, muée en « crasse ». Ce n'est qu'une impression momentanée.

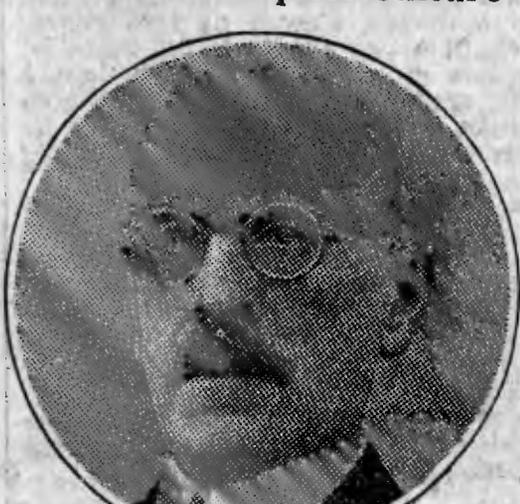
Edmond BERLUREAU.

(Lire la suite en deuxième page)

M. WEILL-HALLÉ

est nommé directeur

de l'Ecole de puériculture



Le docteur WEILL-HALLÉ, médecin de l'hôpital des Enfants-Malades, qui vient d'être désigné par le conseil de la Faculté de médecine pour succéder au docteur Pinard à la direction de l'Ecole de Puériculture

(Cliché « Le Journal ».)